

YVAN STRELZYK

MARKAS

ROMAN THÉÂTRALISÉ

TRADUIT DE L'EKLENDAIS

EKLENDYS

Editions de l'Astronome

AVERTISSEMENT DE L'ÉDITEUR¹

La publication de *Markas* par les *Éditions de Löxberg* constitue en soi un événement, mais il convient de rappeler le contexte de l'apparition de cette pièce pour en apprécier pleinement la mesure. Le manuscrit dactylographié de *Markas* a été adressé par un expéditeur anonyme à un grand éditeur de Borghavan en mai 1995, soit très exactement soixante ans après les événements qu'il dépeint. L'éditeur en question, ne publiant pas de théâtre, a toutefois conservé ce texte en raison de son étrangeté, et au lieu de l'imprimer, l'a présenté au public lors d'une conférence de presse : il annonçait par la même occasion que *Markas* serait confié pour examens à une équipe constituée de membres des instituts de recherche en littérature et en histoire de l'Université Vexö.

En effet, bien que tout porte à croire que ce récit des événements survenus à Borghavan en mai 1935 soit imaginaire, les premières études de la pièce démontrent que, à l'exception de trois personnages secondaires encore inconnus des chercheurs, mais peut-être pas des registres de l'état civil, tous ont réellement existé. En outre, certains détails les concernant n'auraient pu être trouvés dans aucune source existante ; or dans deux cas, par un recoupement avec des documents d'époque jusqu'alors sans intérêt pour la recherche, ces détails se sont révélés exacts, et les chercheurs sont actuellement en train d'en vérifier une demi-douzaine d'autres par ce biais. De là est née l'hypothèse que *Markas* serait l'œuvre de l'un des protagonistes de l'histoire, ou

1. Il s'agit bien sûr du premier éditeur en eklendais de *Markas* (NdT).

d'un témoin direct, et non d'un simple érudit ayant étudié cette période agitée.

Autre élément troublant, qui pourrait étayer cette thèse : selon une récente analyse, les quelque deux cents feuillets sur lesquels a été tapé le manuscrit pourraient dater des années 1932-1938, dates entre lesquelles le papier en question a été produit par un fabricant de Berelnö. Quant aux caractères dactylographiés, ils sont typiques d'un modèle de machine à écrire dont la production s'est interrompue avec la guerre, à la fin de 1939. Quant à l'encre du ruban, elle serait elle aussi d'époque. Selon les équipes des chercheurs, il serait difficile de rassembler de nos jours ces trois composantes, surtout le papier, d'une homogénéité parfaite.

Mais même si l'on considère que le contenu de *Markas* est authentique, comme les citations in extenso du discours de Leopold Duszy (Acte III) et de l'allocution de Löngher (Acte IV), il est clair que certaines assertions, hautement douteuses puisque relevant du secret des cabinets ministériels, ne pourront être vérifiées et sont donc à appréhender avec la plus grande prudence. Le jour inattendu dont la pièce éclaire certains personnages, à commencer par ceux qui ont fait l'Histoire de notre pays, est tout aussi sujet à caution. Cependant, si les faits relatés sont exacts, ce texte constitue un document historique sans précédent, bien loin des vérités officiellement admises.

C'est pour cela que, en l'assortissant de cet avertissement quant à la part très incertaine de véracité de son contenu, les *Éditions de Löxberg* sont fières de l'offrir aujourd'hui au plus grand nombre, dans le cadre de leurs collections.

Ivor Kalmekys,
directeur des *Éditions de Löxberg*.

DRAMATIS PERSONÆ

Helme LÖNGHER, *Chancelier d'Eklendys.*
Albrecht OLDINN, *conseiller du Chancelier.*

Syndicalistes :

Leopold DUSZY

Leon HEEBERG

Peters POLNEK

Gregor SALNAS

Magnus BRILJOT, *ambassadeur de Suède.*

Svend MÅLQVIST, *attaché spécial à l'Ambassade de Suède.*

Gregor SPISZATEK, *colonel des hussards.*

Jaan AMYS, *lieutenant, aide de camp de Spiszatek.*

Julius MOKÄRN, *capitaine d'industrie.*

MONSIEUR LOKIS, *travailleur indépendant.*

Étudiants :

Jonas GOLMUK, PEETER et ERNÜ SORS,

Hens HAVAN

Ivor SANBOK, *étudiant syndicaliste.*

Un journaliste à LA RADIO,

et un autre sur UNE RADIO ÉTRANGÈRE.

Huissiers, policiers, soldats, journalistes, étudiants, syndicalistes.

La scène se déroule à Borghavan, capitale d'Eklendys,
 en mai 1935.

ACTE PREMIER

SCÈNE I

DEVANT LE RIDEAU

DUSZY, *sa casquette à la main,
haranguant le public.*

Camarades ! Je viens d'apprendre la nouvelle, moi aussi. Bontler est mort, il a été assassiné ! *Assassiné*, vous m'entendez ? Assassiné par des lâches, par ces magnats, par ces grands patrons dont nous occupons les usines ! Oui, camarades, bien que les preuves nous manquent, nous savons qui a commis cela ! Nous savons, et vous savez, vous aussi. Des lâches, tous des lâches... Ces industriels qui nous oppriment, cette police qui ferme les yeux, et là-haut, tout là-haut, ce monarque qui laisse son peuple crever de faim ! Ils ont tué Bontler, je le répète. Ils l'ont a-ssa-ssi-né ! Tel que vous me voyez, camarades, je viens de contempler son cadavre. Il a été abattu, froidement, d'une balle dans la nuque, alors qu'il sortait de chez lui pour reprendre sa place devant le chantier naval. Les lâches, oui, ils l'ont tué comme un chien. Et maintenant, sans Bontler, nous sommes tout seuls. Réduits au silence...

Mais j'ai vu nos camarades, au chantier naval : eux n'ont pas baissé les bras, loin de là ! Non, ils veulent encore se battre, et ils tiendront jusqu'au bout ! Et je peux le dire pour vous aussi, en votre nom : *ils* se battront jusqu'au bout ; *nous* nous battons jusqu'au bout ! Parce que maintenant, nous avons encore plus de raisons de nous battre ! Nous voulons du travail, du travail pour tous ! Nous avons des machines, juste là-derrrière, et ce salaud de Mokärn refuse de les faire tourner ! Il sauve son usine, oui, mais il nous met à la rue – et tout ça pour continuer d'organiser ses réceptions avec les traîtres des ministères ! Alors nous voulons du travail, et notre combat est juste, et légitime ! Nous voulons la

justice ! La justice pour tous les travailleurs ! La justice : un travail et du pain, rien que la justice !

Et à présent que Bontler est mort, nous voulons aussi notre *vengeance* ! Ceux qui l'ont assassiné devront payer le prix ! Vengeance pour Bontler ! Vengeance pour sa veuve et ses fils ! Vengeance pour le peuple ! Oui, camarades, vengeance ! Les assassins de Bontler croyaient nous faire taire, nous faire rentrer chez nous, ils voulaient nous faire peur, nous faire quitter les usines. Eh bien ils en seront pour leurs frais ! Parce que nous ferons comme les ouvriers du chantier naval : nous relèverons la tête, et nous tiendrons ! Nous relèverons le défi ! Oui, nous occupons les usines, et oui, nous allons le faire encore et encore, jusqu'à ce que nous obtenions justice ! Bontler est mort, mais la lutte continue !

Et en votre nom, camarades, en votre nom, je mets en garde le patronat capitaliste et criminel ! Je mets en garde la chancellerie et les ministères ! Je mets en garde le roi Markas lui-même ! Qu'ils ne s'avisent plus de nous provoquer, ou notre colère sonnera la fin de leurs privilèges et de leur orgueil ! Vous m'entendez, Snedrinn, Mokärn, Leebekys et tous les autres ? Nous tenons vos usines, et nous y resterons ! Vous pourrez nous faire battre, nous envoyer la police, et même nous tuer comme vous venez de le faire avec Bontler, eh bien dans ce cas vous devrez nous tuer tous, jusqu'au dernier ! Et s'il le faut nous prendrons les armes pour nous défendre, et nous détruirons les usines et le capital ! Et vous, Löngher, Kiistadar et les autres, vous les gouvernants, vous les ministres, vous devrez répondre des crimes de ces patrons que vous protégez !

Et toi, roi Markas, enfermé bien à l'abri dans ton palais, tu vas entendre la rumeur de la foule et du peuple, quand il marchera sous tes fenêtres ! Oui, Markas, qui n'as rien fait pour tes ouvriers, pour tes travailleurs, quand la crise nous a privés de nos ressources : tu vas regretter de nous laisser à notre sort ! Quand tous t'auront lâché, quand nous les aurons tous écrasés sous notre botte, alors tu comprendras où était ton intérêt, ton véritable intérêt ! Et le jour où nous te renverserons de ton trône, il montera du peuple une clameur comme on n'en a encore jamais entendu, et alors

nous instaurerons le règne de la justice et du prolétariat ! À bas, Markas ! À bas la monarchie ! Et vive la Révolution ! Courage, mes frères ! Camarades ! Nous reprenons notre occupation et notre lutte aujourd'hui, en mémoire de notre chef assassiné ! Cette usine appartient à ses travailleurs, et nous la tiendrons jusqu'au bout ! Jusqu'au dernier !

SCÈNE II

UNE CHAMBRE D'HÔTEL EN VILLE

Une petite suite confortable, meublée et décorée avec goût. Par la porte ouverte de la salle de bains, on voit MONSIEUR LOKIS terminer sa toilette. Avec application, il taille sa barbe et ses moustaches en crocs à l'aide d'une petite paire de ciseaux. Puis il boutonne sa chemise, et noue une élégante lavallière sous son menton. De retour dans la salle de séjour, il passe un gilet de soie, une veste et une coquette redingote. Un instant, il inspecte sa tenue devant la glace de son armoire, chasse un grain de poussière imaginaire de son épaule et se sourit, visiblement satisfait. Enfin, il tire de sous un fauteuil une mallette qu'il pose sur un guéridon pour en vérifier le contenu, avant de la refermer. Pendant tout ce temps, sortant d'un luxueux appareil posé sur une commode au milieu de la pièce, on a entendu la voix d'un journaliste parlant à

LA RADIO

Ce matin, Monsieur Vortolas, ministre des Finances, a annoncé une nouvelle dévaluation de la couronne eklen-daise. Il a dit regretter ce geste douloureux mais hélas nécessaire pour la santé de l'État. L'annonce de cette mesure, la cinquième dévaluation en quatre semaines, a suscité de nombreuses réactions dans les sphères dirigeantes. Si les plus grands entrepreneurs du pays saluent avec force cette décision selon eux courageuse et indispensable, d'autres personnes se sont montrées plus réservées. Ainsi Monsieur Leevor, conseiller à l'Enseignement, espère que le geste de Monsieur Vortolas a été guidé par le sens de l'intérêt commun et non par un calcul aventureux. Quant à Monsieur le Chancelier Löngher, il a déclaré que cette décision était

inévitable, même si elle lui causait une inquiétude certaine, notamment pour la population la plus démunie. Il a dans le même temps annoncé de nouvelles mesures pour venir en aide à ceux que la crise de notre économie a réduits à la misère. Cinq nouveaux centres d'hébergement devront ouvrir avant la fin du mois dans la capitale et ses faubourgs, ainsi qu'un huitième réfectoire dévolu à la soupe populaire, ce qui, en comptant les réfectoires ouverts par nos congrégations religieuses, portera à quinze le nombre de ces institutions de charité à Borghavan. « Nous sommes touchés à notre tour par la crise qui sévit depuis bientôt six ans dans le monde, a déclaré Monsieur le Chancelier Löngher, mais j'ai bon espoir d'un redressement prochain de notre situation. D'autres pays frappés avant nous semblent sur le point de s'en sortir, a-t-il ajouté, et en prenant exemple sur eux, nous devrions retrouver notre prospérité dans les mois à venir. » Monsieur le Chancelier doit justement s'entretenir de la situation avec notre souverain dans la soirée.

La population, quant à elle, semble attendre un geste de la part de Sa Majesté Markas, mais le monarque a préféré garder le silence jusqu'à ce jour. Ses sujets doivent comprendre qu'il prend le temps nécessaire à la réflexion et à une étude approfondie du problème, avant d'annoncer des mesures fortes, mais des éléments perturbateurs et séditeux, de plus en plus nombreux, dénoncent ce qu'ils ont l'impudence d'appeler une « incapacité flagrante ». En réaction, deux entrepôts de vivres et de vêtements ont encore été pillés cette nuit. De nouveaux défilés de chômeurs devraient avoir lieu cette semaine, et les occupations d'usines se multiplient. De dangereux grévistes de la firme Snedrinn, qui menaçaient de détruire les rotatives de leur imprimerie, ont été prestement dispersés par la police, qui a dû faire appel à des renforts pour éviter une émeute.

La situation a même pris un tour dramatique, hier, avec l'assassinat en plein jour de David Bontler, le dirigeant de l'Union des Syndicats, alors qu'il se rendait au chantier naval occupé par les ouvriers en grève. À trop prêcher la violence, voilà le châtiment que l'on reçoit : au sortir de son domicile, Bontler a été rejoint par un tueur mystérieux qui s'est acquitté

de son forfait avec le plus insolent des sang-froid, sous le regard de nombreux témoins. Cependant, aucune déposition n'a permis d'identifier l'assassin pour le moment. Le seul détail retenu par les spectateurs du crime était qu'il portait des gants rouges, ruse habile qui les a distraits du reste de sa physionomie. Les responsables de la police ont assuré qu'ils feraient toute la lumière sur cet acte méprisable, et privilégient pour le moment l'hypothèse d'une rivalité entre meneurs syndicaux. Réagissant avec virulence à ces propos, Leopold Duszy, héritier spirituel de David Bontler, et maintes fois son complice dans le déclenchement de grèves scandaleuses, a dénoncé pour sa part un complot du grand patronat. Sans vergogne, Duszy accuse les forces de l'ordre d'être des lâches à la solde des intérêts du capitalisme. Le syndicaliste Duszy a ensuite appelé à poursuivre les grèves et les occupations d'usine, dans des propos d'une violence peu commune. Craignant pour lui une arrestation largement méritée pour incitation au désordre public et à l'insubordination, les autres meneurs syndicaux ont tous décidé de lui apporter leur soutien et de le promouvoir honteusement à la tête de l'Union des Syndicats. Le Préfet de police, Monsieur Tolleps, l'a rappelé à la raison et averti qu'il ne tolérerait plus ses déclarations injurieuses. Enfin, le Préfet a appelé au calme l'ensemble des ouvriers et chômeurs du pays, les invitant à partager son espoir d'une amélioration prochaine de notre situation économique.

À l'étranger, en Allemagne, Monsieur le Chancelier Hitler s'est une fois encore déclaré outré de la politique menée contre lui lors de la conférence qui s'est tenue à Stresa. Il a vivement –

MONSIEUR LOKIS, *éteignant le poste de radio
et faisant mine de sortir en emportant sa mallette.*

Allons bon ! J'allais oublier mes gants... *(Il revient à la commode, en tire une paire de gants rouges, qu'il glisse dans la poche de sa redingote de manière qu'ils n'en dépassent pas, et sort.)*